

des affaires dans le contexte nord-américain. Ceux qui doivent traiter avec les Américains comprennent bien qu'il s'agit avant tout d'intérêts – directs, immédiats et souvent vitaux. Par nature, les impératifs possèdent leur propre logique et la conduite des relations bilatérales du Canada avec les États-Unis concerne ultimement la gestion d'impératifs. C'est le jeu que les presbytériens connaissent le mieux.



Ma véritable préoccupation – dans le contexte actuel du moins – réside donc ailleurs et, de façon plus particulière, dans notre approche des défis politico-sécuritaires outre-mer, où le jeu est fort différent. D'abord, notre comportement dans ce domaine n'est pas tant dicté par des impératifs, bien que ceux-ci fassent de brèves apparitions ici et là dans des dossiers transnationaux qui ont une importance fonctionnelle de premier plan pour le Canada – le commerce, par exemple, le droit maritime, la lutte contre les maladies, ou (de façon plus ténue, il semblerait) la protection de l'environnement. Mais dans le domaine politico-sécuritaire, la vérité est que nous n'avons *pas* à faire quoi que ce soit. Les actions que nous menons sont facultatives, c'est-à-dire « volontaires ». Cela étant, nous pouvons beaucoup plus facilement prétendre dans nos opérations outre-mer que dans des contextes plus près de chez nous que notre performance est fonction, non pas tant de nos intérêts que de notre nature, de notre culture, de nos valeurs. Même là où nous *avons* des intérêts identifiables en jeu, et ils tendent à être beaucoup moins directs et beaucoup plus diffus que ce n'est le cas en Amérique du Nord, les objectifs que nous avons à l'esprit ne peuvent, la plupart du temps, être atteints par nous seuls, de manière isolée. Tout cela nous permet de prétendre que ce qui est dans l'intérêt bien compris de la communauté internationale dans son ensemble est aussi dans l'intérêt du Canada. Heureux ce pays où les conditions géopolitiques relèvent tellement de l'ordinaire que les citoyens peuvent faire de telles affirmations sans broncher! Notre seul désir, insistons-nous, est de relever ceux qui sont tombés, de secourir les opprimés et de soulager les misérables en faisant valoir que, ce faisant, nous rendrons le monde meilleur, plus sécuritaire et plus prospère non seulement pour eux, mais également pour nous-mêmes et les autres aussi. Nous agissons donc ainsi, non pas en presbytériens, mais en méthodistes, nous pensons moins en économistes et davantage en travailleurs sociaux.